

L'intimité partagée en toute simplicité

Le discours de Patrick Modiano à l'Académie Nobel dresse un portrait bien maussade des réseaux sociaux. L'écrivain fraîchement nobélisé déplore : « les réseaux sociaux entament la part d'intimité et de secret qui était encore notre bien jusqu'à une époque récente ». Monsieur Modiano, vous vous trompez ! Les réseaux sociaux génèrent des secrets plus qu'ils n'en révèlent. On y voile son identité sous une lourde étoffe, qui devient la toile de fond du grand spectacle identitaire : on s'y invente — comme un acteur invente son personnage. Les coulisses, lieu de l'intime et du secret, subsistent encore dans ce grand théâtre de l'identité ; l'illusion simplement les dissimule un peu plus au regard des spectateurs. L'intime est ailleurs. Loin des nostalgies séniles. Loin de Facebook et d'Instagram. L'intime est très loin de ces miroirs ondoyants, par-delà ces surfaces troubles ; loin, dans les profondeurs : une Atlantide, enfouie, quintessentielle, mystérieuse. Un grouillement intérieur. Toute une vie qu'on habite, et qui bruisse, et que personne n'entend. L'intime est ce long doigt qu'on allonge sur la bouche pour que se taise le cœur. Une étoile filante qui traverse subrepticement le bleu — du ciel ou des yeux.

L'intimité, donc, s'ignore : elle ne se *sait* pas. Tous déjà, pour caresser l'intimité d'un autre, nous eûmes recours à des montages grossiers. Et même pour sonder la sienne propre on s'illusionne, pensant que l'écriture ou la pensée, au prix d'un effort quotidien, finiront par nous faire percevoir l'éclat de ce trésor qui rutille quelque part, dans les anfractuosités ontologiques. *Mais l'intimité ne s'élucide pas.*

Le recours de celui qui doute comme moi d'une connaissance rationnelle de l'intimité, en toute logique, est la *divination* : s'il ne s'élucide pas, c'est qu'alors l'intime se devine. Le découvreur devra donc se détourner de l'étude, du langage, de tous ces montages que l'on fait à l'infini, pour enfin embrasser le silence, le recueillement — tout cet ensemble de choses hiératiques qui s'imposent au mystique. Et dans cette retraite de l'esprit, où l'on se gonfle du souffle divin, se donnerait à voir *in ultima res* l'intimité, la sienne ou celle d'un autre, *qu'importe!* : l'intimité. Et l'on s'amuse toujours d'imaginer notre découvreur en mystique moyenâgeux, reclus dans sa cellule austère, épousant au prix d'efforts terribles le train de vie des vieux anachorètes ; on s'en amuse car son action est vaine, — encore vaine, toujours vaine. L'intimité reste inexpugnable, et ce n'est pas en plongeant au plus profond de soi, cherchant Dieu ou quelque autre trésor, que l'intimité se laissera toucher du doigt. Les stratégies, *toutes* les stratégies, s'effondrent.

Si ce n'est pas dans une recherche rationnelle de la parfaite connaissance, où l'on déploierait quelque herméneutique ou quelque psychologie ; si ce n'est pas encore dans une mystique,

où Dieu se fait complice de notre enquête, où toute la place est laissée à la chose poursuivie ; alors comment atteindre l'intimité, l'intériorité la plus insaisissable, comment ? Les deux tentatives, évidemment, sont deux modalités d'une même recherche. Si l'une est rationnelle et l'autre mystique comme nous l'avons déjà dit, on pourrait également dire que l'une est « projection du sujet vers l'objet » et l'autre « attente (par provocation) d'une projection de l'objet vers le sujet » ; d'un côté c'est le découvreur qui veut rejoindre l'intime, et de l'autre côté c'est le découvreur qui veut se laisser rejoindre par l'intime. Dans l'un et l'autre cas, on provoque, on cherche, d'une certaine manière *on philosophe*. Et dès lors que l'on fait œuvre de philosophe, on oublie le régime de la *sensation* ; un régime où tout se transmet *directement*, c'est-à-dire qu'on y évite le détour ou l'ennui d'une histoire à raconter, selon les doux mots du poète Paul Valéry. Et l'incommensurabilité de la philosophie et de la sensation, c'est un philosophe qui en témoigne, Merleau-Ponty lui-même dans *L'Œil et l'esprit*, où il attribue au peintre cette capacité de sensation : « Le peintre est seul à avoir droit de regard sur toutes choses sans aucun devoir d'appréciation. On dirait que devant lui les mots d'ordre de la connaissance et de l'action perdent leur vertu. »

— *La sensation* : à l'horizon de ce mot, ne voyez-vous pas rutiler l'intime, *notre* intime, le leur, celui que nous cherchons désespérément à grands coups de philosophèmes, et qui dormait là, couché à la péninsule d'un mot, d'un *simple* mot. Ni hors de soi, ni même en soi, *l'intimité se partage* : entre moi et les autres, entre moi et moi-même, entre moi-même et le monde. La situation de l'intime se comprend par la pré-position « entre » : c'est une affaire de partage ; un partage qui se fait donc sur le mode de la sensation. L'intimité — surprise véritable — surgit d'un seul coup, offre un état de conscience sublime, avant son irrémédiable surannation. L'intime, par exemple, est la connexion soudaine entre deux êtres qui dansent : un parfum de paradis qui s'exhale, un visage aimé qui s'oublie dans quelque ombrage, deux peaux qui s'effleurent seulement dans les courbures d'une musique. L'intime est l'accord simple et soudain des mille mouvements de mille inconnus qui s'agitent sur un seul rythme. (Pourquoi pas intercaler ici une brève séquence de beat-box?) L'intime c'est encore les accélérations et les ralentissements de tous ces trains qui parcourent par centaines la même nuit, à la même vitesse. Chose simple et partagée sur le mode de la sensation, l'intime est une modulation infinie. Il ne se sait pas, il s'ignore ; il ne se devine pas, il est le fruit d'une évidence ; il ne se comprend pas, il se ressent. Monsieur Modiano, l'intime existe toujours, il est niché partout : encore faut-il pouvoir ignorer les déductions, encore faut-il pouvoir ressentir l'évidence.